



MICHEL  
**MOUTOT**

# L'AMERICA

ROMAN

SEUIL



L'AMERICA

## Du même auteur

Aventurier des glaces  
(avec Nicolas Dubreuil)  
*La Martinière, 2012*  
et « Points », n° P3358

Ciel d'acier  
*Arléa, 2015*  
et « Points », n° P4317

Séquoias  
*Seuil, 2018*  
et « Points », n° P5001

*MICHEL MOUTOT*

# L'AMERICA

roman

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>*

Pour la citation en exergue :  
*Grapes of Wrath*, © John Steinbeck, 1939.  
Copyright renewed John Steinbeck 1967.  
*Les raisins de la colère*, traduction de Maurice-Edgar Coindreau  
et Marcel Duhamel, © Gallimard, 1947, pour la traduction française.

ISBN 978-2-02-142021-0

© Éditions du Seuil, mars 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*À Sophie, qui sait tout ce que je lui dois.*

*En mémoire de mon grand-père Francesco qui un jour,  
sur le port de Gênes, embarqua pour le Nouveau Monde.*





« Devant nous il y a des milliers de vies qu'on pourrait vivre, mais quand le moment sera venu il n'y en aura plus qu'une. »

John Steinbeck, *Les Raisins de la colère*.



*Trapani (Sicile)**Juillet 1902*

La table est dressée au cœur du verger, à l'abri des regards sur les hauteurs de Trapani. Bergerie centenaire, murs de pierres sèches, toit de tuiles caché sous le feuillage, fenêtres étroites aux vitres brisées. Les branches ploient sous les citrons ; vert profond des feuilles, brise légère, ombre bienfaisante dans la chaleur de juillet. L'air embaume les agrumes, la terre chaude et le jasmin. Une source jaillit entre deux rochers. Ses eaux chantent entre les pierres, roulent sur des cailloux blancs jusqu'à un abreuvoir taillé dans un bloc de marbre veiné de gris. Assis dans un fauteuil d'osier, quand les autres se contentent de tabourets ou de caisses retournées, Salvatore Fontarossa plonge la main dans le ruisseau, en boit une gorgée puis la passe sur sa nuque de taureau. À cinquante ans, ses cheveux bouclés, plantés bas sur le front, et sa barbe se teintent de gris. Sa mâchoire carrée et ses yeux noirs au regard intense, toujours en mouvement, lui donnent un air de prédateur. Il porte, malgré la chaleur, un pantalon de velours à grosses côtes, une chemise blanche et un gilet brun orné d'une chaîne de montre et d'un étrange insigne rappelant une décoration maçonnique avec compas et couteau.

Un homme vêtu en paysan sicilien s'avance à petits pas, les yeux baissés, épaules voûtées, chapeau de paille tenu à deux mains devant lui.

– Pipo. C'est gentil de me rendre visite. Comment vont votre femme et vos charmantes filles ? Vous la connaissiez, la source ?

– Non, don Salva. Je n'étais jamais...

– Eh bien, la voilà. Belle et si fraîche. Même en août, elle ne se tarit pas. Un trésor. Le seul trésor. Vous comprenez pourquoi nous autres, les *fontanieri*, on nous appelle les maîtres de l'eau ? Vous avez vu les canaux, les réservoirs, les clapets en montant ? Vous savez qui les contrôle ?

– C'est vous, don Salva.

– Oui, c'est moi. Et mes fils, que vous connaissez, je crois. Maintenant, parlons sérieusement. Vous vous souvenez de ce qui s'est passé l'an dernier ?

– Si je m'en souviens... Ma récolte de citronniers divisée par deux, faute d'arrosage. Les orangers, pire encore. Les canaux à sec. Les barriques à dos d'âne. Une catastrophe.

– Vous ne voudriez pas que ça recommence, n'est-ce pas ?

– Oh non, don Salva. Une autre saison comme ça et je suis ruiné. Mais j'ai un accord avec le duc da Capra a Carbonaro, le propriétaire. Un contrat. Je devais...

– Pipo, don Pipo... Vous n'avez toujours rien compris. Il vit où, le duc ?

– À Palerme... Ou à Naples.

– Ou plutôt à Rome. Dans l'un de ses palais. Quand l'avez-vous vu à Trapani pour la dernière fois ? Ou même en Sicile ? Maintenant, qui est ici, sur cette terre ? Chaque jour et chaque nuit ? Qui veille sur elle ? Qui a été chargé par le duc de gérer le domaine et son irrigation ? De répartir l'eau de cette source entre les voisins ?

– C'est vous, bien sûr, don Salva... *Fontaniero*...

– Voilà ! Moi, mes fils et mes amis.

Autour de la table, les hommes, casquettes ou chapeaux de paille, approuvent de la tête. Certains ont des pistolets à la ceinture. Ils ont posé près des fourchettes un San Fratello, un couteau à manche de corne ou d'olivier. Les pantalons sont en grosse toile ; bretelles, manches de chemises retroussées. Une femme en fichu noir apporte un plat de légumes grillés, une autre une casserole fumante. Une adolescente les suit, avec deux pichets de vin rouge et une miche de pain.

– Faites-nous l'honneur de déjeuner avec nous, Pipò. Nous allons parler. Je suis sûr que nous pouvons nous entendre. Aldo, approche une chaise pour notre ami, il ne va quand même pas s'asseoir sur une caisse.

Pietro « Pipò » Pistola prend place à la droite du chef de clan. Ses vergers d'agrumes, plus bas dans la vallée, font vivre sa famille depuis des générations. Aussi loin qu'il se souvienne, les Pistola ont expédié oranges et citrons à Rome, Paris, Londres et ailleurs. Son père a ouvert la ligne avec La Nouvelle-Orléans, quand Pipò était enfant. Mais l'exportation des agrumes ne date pas d'hier, elle a commencé il y a deux siècles, racontent les anciens, quand les navigateurs ont compris l'importance des vitamines contre le scorbut et que la Navy anglaise et la Royale française ont embarqué des caisses de citrons pour les longues traversées. Une manne. Nulle part ailleurs terre n'est aussi bénéfique pour les agrumes, le climat aussi parfait. Les bonnes années, les branches ploient à se rompre sous les fruits. Mais si cet été l'eau ne coule pas dans les rigoles, c'est fini. Il faudra vendre les terres. C'est peut-être ce qu'il cherche, ce voleur. *Fontaniero*, tu parles. *Mafioso*, oui. Et celui-là est le pire de tous. Il tient la source, les sentiers dans la montagne, les barrages, il nous tient tous.

– Excusez-moi, don Salva, mais je voudrais éclaircir quelque chose. Sans vous offenser, bien sûr. J'ai reçu le mois dernier une lettre du duc m'annonçant qu'il avait changé de *fontaniero*. Que désormais, pour l'eau je devais m'adresser à un certain Emilio Fontana. Mais...

– Mais quoi ?

– Il est mort.

– Oui, il est mort. Une décharge de chevrotine en pleine poitrine, à ce qu'on dit. Pas loin d'ici. Il n'a pas eu de chance, des voleurs sans doute. Ce n'est pas à vous que je vais apprendre que nos collines sont mal famées à la tombée du jour. À partir d'une certaine heure, je ne me déplace pas sans arme, ni sans un de mes fils. Oubliez ce Fontana. Je ne sais pas ce qui lui a pris, au duc, de vouloir me remplacer. Notre famille gère l'eau depuis toujours par ici. Même lui n'y peut rien. Il faudra qu'il s'y fasse. Alors, don

Pipo, voilà ce que je vous propose : la garantie de ne plus jamais être à sec, contre trente pour cent de la récolte.

– Trente pour cent ? Mais, c'est énorme ! Comment...

– Vous préférez en perdre la moitié, comme l'an dernier ? Ou davantage ? En plus, si je passe le mot que nous sommes en affaire, vous et moi, personne n'osera vous voler un citron, croyez-moi. Tout le monde y gagne. Vous, surtout.

Pietro Pistola coupe une tranche de courgette, refuse les pâtes, et pour se donner le temps de réfléchir, boit une gorgée de vin.

– Vingt-cinq pour cent ?

– Don Pipo, pensez-vous être en position de négociateur ? Trente pour cent, c'est une bonne offre. J'ai du respect pour vous, nos familles se connaissent depuis longtemps. Je ne fais pas cette proposition à tout le monde. Il n'y aura pas d'eau pour tous cet été.

– C'est d'accord, don Salva. Trois caisses sur dix. Mais vous me garantissez...

– Vous aurez assez d'eau pour creuser un bassin et vous baigner dedans, si ça vous chante. Vous pouvez même prévoir d'agrandir les vergers, si vous avez encore des terres. Parole de *fontaniero*.

– Merci, merci beaucoup, don Salva. Je ne vais pas pouvoir rester, il faut que je redescende.

– Goûtez au moins ces *busiate alla trapanese*. Maria fait les meilleures de Sicile.

– Une autre fois, peut-être, don Salva. Je dois y aller, on m'attend ce soir à Palerme, et j'ai du chemin à faire.

– Je comprends. Aldo, accompagne notre associé jusqu'à la route. À bientôt, donc, cher ami.

Il montre un panier rempli de paille, d'où émergent des goulots de bouteilles.

– Acceptez ces quelques litres de marsala, en gage d'amitié. Et n'hésitez pas à venir me voir si vous avez des problèmes d'eau, ou de quoi que ce soit d'autre. Je suis votre serviteur.

– Merci, don Salvatore.

– Et si vous pouviez toucher un mot de notre accord à votre voisin, Pepponi, vous lui rendriez service. Il n'est pas raisonnable.

– Bien entendu.

Pietro Pistola se lève, salue la tablee d'un mouvement de tête, remet son chapeau, fait quelques pas à reculons puis se retourne pour suivre, sur le sentier, le fils aîné du chef qui marche en souriant, sa *lupara* – fusil à canon et crosse sciés – à l'épaule. Les femmes du clan Fontarossa apportent des lièvres rôtis sur le feu de bois d'oranger qui crépite derrière la cabane de pierres sèches où sont stockées, hors saison, les caisses de fruits. Puis des *cannoli*, en dessert, que les hommes terminent en se léchant les doigts. Antonino, le deuxième des trois fils de Salvatore Fontarossa, murmure quatre mots à l'oreille de son père.

- Je viens après le café. Ils sont prêts ?
- Oui, père. Tremblants comme des feuilles.
- Bien. Laisse-les mariner un peu.

Dix minutes plus tard, le chef du clan se lève, essuie sa bouche du dos de sa main. Les autres replient les couteaux, glissent les armes dans les ceintures. Ils partent à travers le verger, cheminent en file indienne jusqu'au pied d'une colline plantée d'oliviers. Entre deux rochers plats en forme de triangle s'ouvre l'entrée d'une grotte, gardée par deux hommes près d'un feu de bois. L'un est gros, hirsute, barbe blanche, vêtu pour la chasse au sanglier. Il tient, cassé dans le creux de son bras, un tromblon du siècle dernier. L'autre, plus jeune, svelte, regard fiévreux et geste rapide, taille une branche avec un coutelas, s'interrompt à la vue de la colonne.

– Merci, Santo. Tu peux venir avec nous. Toi, petit, file. Tu n'es pas prêt.

Une dizaine de torches, têtes de poix sur de longs manches, attendent dans une caisse près de l'entrée. Salvatore Fontarossa en attrape une, la plonge dans le feu, la relève et pénètre dans la grotte. Le boyau est étroit, surmonté d'un crâne de chèvre sur deux branches croisées, puis s'élargit et s'ouvre sur une caverne. Des blocs de rochers taillés sur un sol de terre battue, une table grossière en rondins. Dans une cavité, une statue de madone en plâtre peint, voile bleu et yeux rouges, éclairée de bougies. Les lueurs de torches fixées à des crochets de fer scellés dans les parois projettent des ombres dansantes. Au centre, deux silhouettes frêles, serrées l'une contre l'autre. De jeunes hommes d'une vingtaine

d'années, pantalons noirs et chemises blanches, pieds nus, tremblants, les yeux bandés par des morceaux de tissu, les mains liées dans le dos. Le chef du clan approche sa flamme de leurs visages, presque à les brûler. Ils reculent en gémissant. Salvatore Fontarossa s'éloigne et s'assied sur un bloc de pierre taillé en forme de siège. Les hommes prennent place autour de lui, debout en demi-cercle.

– Libérez-les.

Les mains déliées, les deux aspirants, figés comme des statues, n'osent pas ôter leurs bandeaux.

– Bon, vous allez vous décider ? Vous pensez que nous avons du temps à perdre ?

Ils soulèvent les chiffons, se frottent les yeux, jettent des coups d'œil furtifs autour d'eux.

– Regardez-moi. Même dans une grotte, je peux juger un homme à ses yeux... Vous savez qui je suis ?

– Oui, don Salvatore.

– Bien. On m'a rapporté de bonnes choses sur vous. Vous avez rendu des services et vous vous êtes acquittés de certaines tâches. Vous êtes d'ici, je connais vos familles. On me dit que vous êtes prêts à vous engager davantage.

– Oui, don Salvatore.

– Vous savez ce que ça signifie ? Un chemin sans retour. La voie de l'honneur. Votre vie.

– Nous savons, don Salvatore.

– Et vous savez le sort qui attend le traître, le cafard qui balance les siens et sa terre ?

– Oui.

– Bien. Approchez.

Le parrain sort de sa poche un couteau à cran d'arrêt, qu'il ouvre d'un coup de poignet. L'homme sur sa droite, le bas du visage dissimulé sous un foulard, tient à plat, dans sa main aussi large qu'une patte d'ours, deux images pieuses. Une Madone à l'enfant et un portrait de sainte Rosalie, la patronne de Palerme.

– Tendez la main droite.



Salvatore Fontarossa attrape l'index du premier et d'un geste vif en pique la pulpe de la pointe de son couteau. Il presse pour faire jaillir une goutte de sang.

– La Madone.

Il prend la carte qu'on lui tend et laisse couler cinq gouttes sur la Vierge. Il fait de même avec l'autre homme, et recueille le sang sur le dessin enluminé de la sainte qui a, au Moyen Âge, sauvé Palerme d'une épidémie de peste. D'un geste, il leur fait signe de reculer d'un pas. Il étale le sang sur les images, les pose sur la table. Un homme approche une branche enflammée. Le chef laisse brûler la première image entre ses doigts, puis la deuxième. Il écrase les cendres du pied.

– Voilà ce qui vous attend si vous trahissez votre serment, si vous parlez de nos affaires à quiconque en dehors de notre groupe, si vous refusez d'obéir à un ordre, d'accomplir une mission. Vous serez anéantis et tomberez en poussière, comme ces saintes. Vous avez compris ?

– Oui, don Salvatore.

– Mais si vous vous comportez en hommes d'honneur, en Siciliens, en *Trapanesi*, vous et les vôtres ne manquerez jamais de rien.

Il sort deux mouchoirs de lin blanc de sa poche.

– Essuyez vos mains. Gardez ces tissus en lieu sûr. Ne les lavez pas. Ils vous rappelleront cette journée, la plus importante de votre vie. Vous pouvez rentrer chez vous. Nous savons où vous trouver. Celui qui vous contactera de ma part pour vous confier une mission commencera par prononcer le mot *santo*, vous lui répondrez *diavolo*.

Le chasseur à la barbe blanche passe derrière eux, remonte les bandeaux sur leurs yeux, les attrape par le bras et les reconduit vers l'entrée de la grotte.

– Bon. C'est bien. Il en faudrait encore deux ou trois pour compenser les pertes du mois dernier. Giacomo, tu as des nouvelles de ce maudit Tommaso ?

– Il est parti pour l'Amérique, don Salva. Il y a dix jours. Nos amis du port de Naples ont trouvé son nom sur une liste de passagers pour New York.

– Fais le nécessaire, il faut qu'il soit attendu quand il débarquera. Il en sait trop. Je veux être sûr qu'il ne parlera pas.

– Je sais comment faire arriver un courrier avant lui, *padrone*. Ils le cueilleront sur le quai.

– Très bien. Allons-y.

Salvatore Fontarrossa se lève, se dirige vers la sortie de la grotte quand il entend des éclats de voix. Une femme, jeune.

– Laissez-moi passer ! Vous savez qui je suis ? Je suis la fille de don Salvatore ! Comment oses-tu poser la main sur moi, animal ? Lâche-moi, lâche-moi je te dis ou je t'arrache les yeux !

– Ana ! Toi, lâche-la. Qu'est-ce que tu fais ici ?

– Papa, je voulais te voir. Est-ce que tu m'accompagneras à la *mattanza* demain ? Je ne veux pas aller à la chasse au thon sans toi. Ces brutes...

– Tu sais que tu ne peux pas venir ici, ce n'est pas pour les femmes. Bien sûr, je serai avec toi. Nous aurons le plus beau bateau de la baie, tu verras. Maintenant, descendons à la maison.

*Au large de l'île de Favignana (Sicile)*

*Juillet 1902*

– Tirez ! *Porchiddio*, mais tirez tous ! Vous avez vu ces bestiaux ? À nous, ils sont à nous. Des thons de Sicile, pour les Siciliens ! Tirez-moi ces filets ! Pas un ne doit s'échapper !

Au centre de sa barque, jambes écartées, porte-voix en main, le raïs est déséquilibré par le coup de queue d'un monstre de deux cents kilos et se rattrape d'une main. Autour de lui, la mer bouillonne comme un chaudron du diable. Les nageoires frappent l'eau, les écailles lancent des éclairs d'argent au soleil du matin. Pris dans la nasse, fous de terreur, mâchoires ouvertes, yeux révulsés, les thons rouges se cabrent, bondissent, se jettent les uns sur les autres, cherchent l'issue qu'ils ne trouveront pas. Lentement, à la force de cent bras, le filet les remonte vers la surface, vers la fin. Le piège, *la camara della morte*, se referme. Le vent de terre se charge d'écume et d'embruns. Relents de sang et de musc, de rouille et de métal, de peur, d'iode, de crasse et de sueur. Le chef, barbe de Viking et regard de fauve, vocifère à l'intention des *tonnaroti* qui, debout sur les embarcations encadrant la « chambre de la mort », ont empoigné les rets qu'ils halent en chantant.

Des cris de joie et de hargne s'élèvent, sauvagerie venue de l'aube des temps, quand s'ouvre la *mattanza*.

Pendant trois jours, dans la passe de Favignana, ils ont immergé les filets lestés de pierres qui forment le labyrinthe sous-marin, la madrague dans laquelle les pêcheurs de Méditerranée, depuis l'Antiquité, piègent le poisson-roi. Les thons en migration annuelle dans l'archipel des Égades ont pénétré dans les nasses. Ils tournent,

cherchent, s'affolent, s'épuisent, nagent vers la mort. Ce matin, les hommes de Favignana, aidés par ceux de Marettimo, l'île voisine, ont embarqué dans leurs canots de bois, armés de gaffes terminées par des crochets. Derrière eux s'alignent des barges plates pour recevoir les prises. Toute la population accompagne cette procession séculaire, cérémonie païenne, regards d'acier et mains de fer. Des spectateurs venus de partout, Trapani et Palerme, et même de New York ou La Nouvelle-Orléans, paraît-il. Bénédiction, encens, chants, effervescence pour le jour le plus important de la saison de pêche. Tout ce qui flotte à des lieues à la ronde est rassemblé autour de la chambre de la mort : le piège ultime que les hommes vont relever, maille après maille, pour amener les centaines de thons rouges, la fortune de juin, à portée de crochet.

Parmi eux, Vittorio Bevilacqua, pêcheur de Marettimo, toléré sur la *mattanza* de Favignana. Les chasseurs de thon de la grande île, où trônent les bâtiments de la *tonnara*, la conserverie de l'illustre famille Gritti, n'ont pas assez de bras, mais de là à laisser les bonnes places aux miséreux de Marettimo, ce caillou aride planté au large, que les thons évitent et où les fonds parsemés de rochers assassins lâchent à peine assez de sardines pour ne pas mourir de faim... Comme l'an dernier, Vitto doit se tasser dans un angle et jouer des coudes entre les costauds pour se pencher vers les eaux bouillonnantes. Il compense par sa perche, rallongée d'un mètre, et les muscles de son dos. Depuis la mort de son père – il avait treize ans –, il est en mer par tous les temps, même en hiver, pour nourrir sa mère et ses deux sœurs. Il a vingt ans et loue à un cousin une barque aux planches disjointes et à la voile rapiécée de sacs de farine. Ses filets tombent en morceaux, ses paniers sont troués, mais jamais la *mamma* et les filles n'ont eu faim. Sa part du butin de la *mattanza*, cette année plus que jamais, il la veut. La citerne sur le toit de la maison fuit, et en septembre Giovanna et Amella doivent aller à l'école des sœurs, à Trapani.

Les pêcheurs sont en place. Des centaines de mains attrapent les mailles et, centimètre par centimètre, des quatre côtés de la chambre de la mort, le filet remonte. *Aja Mola !* crie le raïs. *Assuma !* répond le chœur des hommes. Les biceps se tendent, la sueur coule dans les





RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ  
ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE  
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE  
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2020. N° 142018 (XXX)  
*Imprimé en France*